



**TRANS-**  
Revue de littérature générale et comparée

**8 | 2009**  
**À tu et à toi**

---

## **Je suis celui qui parle. L'interruption de la lecture dans *Le Bavard* de L.-R. Des Forêts**

**Christine Servais**

---



### **Édition électronique**

URL : <https://journals.openedition.org/trans/312>  
DOI : 10.4000/trans.312  
ISSN : 1778-3887

### **Éditeur**

Presses Sorbonne Nouvelle

### **Référence électronique**

Christine Servais, « Je suis celui qui parle. L'interruption de la lecture dans *Le Bavard* de L.-R. Des Forêts », *TRANS-* [En ligne], 8 | 2009, mis en ligne le 08 juillet 2009, consulté le 04 septembre 2025.  
URL : <http://journals.openedition.org/trans/312> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/trans.312>

---

Ce document a été généré automatiquement le 4 septembre 2025.

Le texte et les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés), sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

---

# Je suis celui qui parle. L'interruption de la lecture dans *Le Bavard* de L.-R. Des Forêts

Christine Servais

---

La « littérature » est [...] le langage en tension d'adresse, d'entente et d'entretien.

Jean-Luc Nancy

- <sup>1</sup> Dans *Le Bavard*<sup>1</sup>, Louis-René Des Forêts met en place un mode d'adresse au lecteur qui fait clairement échec à une lecture fondée sur une dualité monde réel/arrière-monde fictif qui transporterait simplement le lecteur vers l'imaginaire du second. Le texte produit de l'illisible alors même qu'il ne cesse de s'adresser à nous. Ce mode d'adresse, qui obscurcit singulièrement le texte, implique une pratique de la lecture mettant en question la position même du lecteur : c'est là ce que nous voulons montrer. Cela signifie que cette adresse ne va pas seulement décentrer les modes de désignation traditionnels, mais également faire porter cette interruption sur l'activité de lecture. La thèse exposée est que *Le Bavard*, en privant la lecture d'arrière-monde fictif, ferait de nous des lecteurs, et cela parce qu'il fait porter la fiction non pas sur le personnage mais sur l'identité énonciative du scripteur – et par conséquent du lecteur. En d'autres termes, ce n'est pas tant le personnage qui est fictif que le fait qu'il nous parle, et ce parce que parler, pour le bavard, est l'équivalent de mentir. *Le Bavard* met en place une forme énonciative étrange où le personnage ment du fait même de nous parler ; du coup, ce texte interroge notre statut de sujet, notre activité symbolique ; nous sommes amenés à douter d'être en train de le lire ; le lecteur y éprouve que sa propre consistance de sujet ne se constitue que par un mouvement de désistement ; qu'il ne reste de la lecture aucune histoire ni aucun sens partagés mais seulement un compagnonnage sans cesse interrompu où chacun s'expose à la mésentente, ce que Jean-Luc Nancy appelle par ailleurs « l'avec ».

- <sup>2</sup> L'objet de l'article est d'établir les liens entre ce mode d'adresse au lecteur, les figures textuelles dans lesquelles il s'incarne et l'expérience de lecture à laquelle celles-ci mènent le lecteur empirique.
- <sup>3</sup> Je commencerai par analyser le statut du scripteur<sup>2</sup> dans ce texte, et le rapport à l'autre qu'il y entretient.
- <sup>4</sup> Il est clair que la question qui se pose ici au scripteur n'est pas celle du rapport à la réalité (il faut dire le vrai, écrire « juste ») mais bien celle de son rapport au langage, et de l'impossibilité dans laquelle il se trouve de se constituer comme sujet à travers son texte. Le sujet de l'énoncé et le sujet de l'énonciation, c'est très clair, ne parviennent pas à se rejoindre : aucun sujet symbolique, aucun nom, aucune identité ne se constituent dans cette parole bavarde dont « l'auteur » apparaît défaillant, oublieux, menteur, et se neutralise dans l'anonymat. En d'autres termes, le sujet du texte ne se constitue que se désistant.
- <sup>5</sup> Ce type de rapport à soi du scripteur est directement lié à son rapport à l'autre, à l'adresse. En réalité, il faut le dire d'emblée, le bavard ne s'adresse à personne, pas même d'ailleurs à lui-même. Son discours jaillit lors de « crises de bavardage », il parle pour ne rien dire, et ses paroles viennent simplement se heurter à ceux qui sont là et n'y comprennent rien, pour lui revenir chargées de vide. L'autre à qui s'adresse le scripteur (que l'on peut nommer « interscripteur ») se constitue ici hors de toute scène ou de toute visée, mais dans l'écartement à soi, le dédoublement de l'instance d'énonciation que produisent aussi bien le bavardage que l'écriture ; cet autre n'est ni réel (comme c'est le cas dans l'épistolaire) ni un double idéal du scripteur (comme ce pourrait être le cas par exemple pour Stendhal et les « happy few »), mais il se présente au scripteur dans le rapport au langage : il est un pur sujet symbolique, il est celui qui ne peut entendre mais dont le scripteur a besoin pour faire ricocher son discours et lui donner écho.
- <sup>6</sup> La situation est donc la suivante : d'une part cet autre n'est pas l'infiniment futur d'un idéal susceptible de rassembler en un sens ce qui est produit comme divers ou incertain, mais il est présent et sa présence fait obstacle à la constitution du sens ; le bavard expérimente le fait que, comme le montrent les travaux de Derrida sur cette question, l'adresse est toujours une « destination<sup>3</sup> ». Ces textes, où le philosophe s'intéresse à la manière dont la destination infléchit le sens, mènent à réarticuler écriture et lecture en inscrivant la présence, dans la scène d'écriture et par voie de conséquence dans le texte, de l'« autre du scripteur », que nous nommons « interscripteur ». Ensuite, cet autre se présente dans son inconsistance : il est sur le départ, inadéquat, distractif, etc. L'inconsistance de l'interscripteur redouble celle du scripteur. Il s'ensuit un rapport à l'autre fondé sur une ressemblance non pas spéculaire mais « répétitive ». Cette relation particulière du scripteur à l'interscripteur produit toute une série d'entorses, de suspensions du sens, de nœuds et de blocages manifestant ou figurant ce rapport « désistant<sup>4</sup> » du scripteur à l'écriture (digressions, ruine de toute allégation, louvoiements, inconséquences, etc.).
- <sup>7</sup> La seconde partie analyse comment ces blocages se figurent dans le texte. En effet, cet écartement inscrit le texte dans les bornes non pas d'une distance infinie – qui caractériserait l'idéal – mais de l'infini de la distance, qui caractérise plutôt l'inachèvement, le bégaiement, le ressassement, l'attente d'un sens, qui serait le temps de la lecture. Le dédoublement de la voix narrative<sup>5</sup> efface la possibilité d'un dialogue pour produire une parole anonyme également partagée par les différentes voix

(interscripteur compris), un monologue multiple de lui-même. Le récit n'apparaît plus alors que comme une ligne où se partage la parole. La figure de cet « éloignement » est un espace sans perspective, que l'on trouve dans le texte sous la forme du désert, de l'espace déserté. Celui-ci retrouvera néanmoins une orientation avec l'apparition du chœur de séminaristes qui, en rendant au discours une adresse (le scripteur a le sentiment que ce chant lui est destiné), vient réinscrire dans cet espace sans axe un point de vue et une origine de sens, qu'il conviendra de décrire.

- 8 Enfin, j'en viendrai à envisager la position du lecteur dans ce texte si particulier. Il faudra montrer que si la fiction est dans ce texte essentiellement ambiguë, toute position de lecture est inadéquate. En effet, le pas que ne franchit pas le scripteur est celui qui l'instituerait en narrateur ; on se trouve donc face à un récit que le lecteur est bien incapable de pénétrer. Cette expérience d'une rencontre interrompue pourrait constituer l'expérience de la lecture. La lecture serait marquée par l'interruption ; c'est cette image que défend également Jean-Luc Nancy avec le concept de « comparution », et c'est pourquoi l'on peut avancer que ce texte fait de nous des lecteurs.
- 9 Le lecteur dont il est question n'est cependant pas encore le lecteur empirique. Dès lors que l'on s'intéresse à la lecture, en effet, apparaît une opposition entre une logique théorique et une logique pratique, entre un état de droit et un état de fait. D'un côté, la valeur testamentaire de toute écriture, son a-destination ou « destinerrance » fondamentale, sa différence et sa dérive essentielles, que tous les contradicteurs de Derrida auront reconnues<sup>6</sup> et qui minent toute production de sens ; de l'autre, le fait que tout texte (ou quoi qu'il en soit celui-ci) peut se lire et faire sens pour un sujet. Le concept de consistance qui est ici utilisé, de même que le concept de « comparution », proposé par Jean-Luc Nancy, devraient aider à articuler logique théorique et logique pratique, et à concevoir la lecture autrement que comme transfert, transport ou communication d'un sens.

## Transgression du « je pense » par « je parle »

- 10 « Je me regarde souvent dans le miroir » (B : 7) : tels sont les premiers mots du bavard, qui va ensuite écrire comme il regarde, entre « je » et « me » ; qui va écrire, dit-il encore, comme on parle : seul devant soi-même (B : 47), dans une relation à soi comme à un autre, où la spécularité n'aboutit qu'au redoublement<sup>7</sup>. Cette distanciation, caractéristique du rapport au langage, ne relève pas du manque (d'un sujet qui manquerait « à sa place » comme le dirait Lacan) mais au contraire d'une surabondance de voix, d'un sujet divisé et suppléé par un rapport au langage qui est un rapport à l'autre<sup>8</sup>, c'est du moins ce qui va marquer ce texte<sup>9</sup> et c'est sans doute la raison pour laquelle il faut au scripteur une parole qui parle aussi peu que possible ; or une manière de parler peu est encore de parler trop.

- 11 *Le Bavard* livre au lecteur le spectacle de la crise de bavardage d'un homme affecté par ailleurs d'une impossibilité à parler et d'un caractère taciturne quasiment maladifs :  
il était impossible à mes amis eux-mêmes, mis en présence de l'angoisse que leur révélaient mes traits pendant qu'ils s'épuisaient à provoquer mes confidences, de ne pas être frappés par l'analogie qui existait entre l'état où ils me voyaient et celui d'un malade qu'une souffrance interne contracte sur lui-même. (B : 18.)

- 12 Ainsi la possibilité de parler est-elle étroitement liée à son impossibilité, et les paroles du bavard vont se déployer entre le silence et l'excès, cherchant des mots assez pauvres pour être entendus :

pour me garder contre les sourires de ceux qui [...] seraient enclins à douter de la véracité de ce récit, je ne puis mieux faire que de recourir à une sobriété parfaite, délaissant ainsi avec une pointe de regret le pouvoir hallucinant de certaines images que j'ai dans la tête et la recherche d'effets souhaitables, mais qui, pour leur réputation d'instruments de fabulation, demeurent suspects. (B : 19-20.)

- 13 Paroles murmurées, retirées, en quête d'adresse, prononcées « sans bien savoir à laquelle des deux catégories [de lecteurs] je m'adresse » (B : 81), mais cherchant à se lier par quelque rapport. Il n'est pas sûr d'ailleurs « que l'importun exige qu'on l'écoute, il suffit qu'on se donne un air intéressé » (B : 11). « Dans cet entretien infini, l'autre, aux côtés du parleur infatigable, n'est pas vraiment un autre ; c'est un double ; ce n'est pas une présence, c'est une ombre, un vague pouvoir d'entendre, interchangeable, anonyme, l'associé avec qui on ne forme pas société<sup>10</sup>. » « Qui ? N'importe ! Quelqu'un, fût-il un lecteur que l'ennui rend un peu distrait. » (B : 20.)

- 14 Et le bavard, quelle est sa part de présence ? « Suis-je un homme, une ombre, ou rien, absolument rien ? Pour avoir longuement bavardé avec vous, ai-je pris du volume ? M'imaginez-vous pourvu d'autres organes que ma langue ? »

Savez-vous seulement qui vous tient ce langage ? [...] À supposer que vous connaissiez enfin le nom, l'âge, les titres et qualités de celui qui n'a cessé de vous mentir sur son propre compte, en quoi seriez-vous plus avancé ? Il n'a rien dit de lui-même qui fût vrai, concluez-en qu'il n'existe pas. (B : 152.)

- 15 Il n'y a ici qu'un inconsistant parleur, personnage sans visage ni personnalité (« il est vrai que je passe partout inaperçu » [B : 98]), parleur sans mémoire éprouvant le besoin de s'identifier à une parole sans identité, « comme s'il désirait annuler son rapport à autrui dans le moment où il le fait exister, [...] par le moyen d'un langage sans responsabilité et qui refuse toute réponse<sup>11</sup> ». Personne ne répond de ce qui est affirmé ; de là, disait Blanchot, le « caractère spectral de l'histoire ».

- 16 Car non seulement scripteur et interscripteur sont l'un à l'autre fantomatiques, redoublant chacun l'inconsistance de l'autre, mais encore la parole elle-même est-elle prise dans la défaite préalable de toute affirmation, et ce par l'impossibilité où elle est de commencer, de s'ancker, de prendre corps (que ce soit dans un monde préexistant [réel ou fictif] ou dans l'esprit, la pensée, le souvenir ou la représentation d'un sujet).

- 17 D'abord, notre bavard n'a rien à dire (« j'avais envie de parler et je n'avais absolument rien à dire » [B : 17]). Mais surtout, il n'a rien à cacher, et ce silence qu'il garde tandis qu'il nous parle (« mes amis disent que je suis le silence même, ils ne nieront pas qu'en dépit de leur extrême habileté, ils n'ont jamais su me tirer ce que j'avais à cœur de tenir secret » [B : 8]) mine l'entièreté de son discours, car il n'a pour objectif que de produire l'illusion qu'il y a là quelque chose à cacher ou, plus simplement, à dire. Le bavard, en gardant le silence par-devers son bavardage, simule un quelque chose, il n'hésite pas à se comporter « comme si j'avais eu quelque grand secret que j'eusse été soulagé de confier » (B : 9). Sa stratégie est de faire croire, par un bavardage qui masque ostensiblement un silence, qu'il a quelque chose à dire, à cacher : il ne dit rien pour ne rien dire de ce qu'il n'a pas à dire. Ainsi on peut dire que le bavard simule la parole, produit une parole qui est son propre simulacre, ce qui a pour conséquence de marquer toute affirmation d'une érosion préalable, car le discours n'est que son propre

redoublement, sa propre fiction (« feindre de douter de ses propres affirmations, c'est là le comble de l'impertinence et de la mauvaise fois » [B : 144]).

18 Parler, pour le bavard, c'est dire qu'il parle, c'est mimer la parole : « vous voyez bien que je parle et que je parle encore » (B : 158), se citer, comme s'il était impossible de sortir du langage, de l'interrompre, comme si le scripteur était pris dans un « éternel présent, éternité de tautologie ou d'itération<sup>12</sup> ». « Je parlais déjà quand je m'avais d'en prendre conscience. » (B : 61.)

19 Comment un discours qui a déjà commencé pourrait-il s'adresser ? Cette parole qui est simulation de la parole, dès l'origine détachée de son scripteur (le secret ne serait rien d'autre que ce que dit son étymologie : une séparation), est confrontée à l'impossibilité de l'adresse, au sens classique du terme. C'est ce dont le bavard a fait l'épreuve lorsque, dans la boîte de nuit, il s'était mis, d'après son récit, à parler à une jeune femme<sup>13</sup>. Tout le monde écoute alors le bavard, mais c'est à elle seule (cette fille qui tout à l'heure dansait) qu'il parle :

Là où elle était, il y avait un ensemble indistinct s'étendant à l'infini et se perdant dans le jour, une foule qui n'était pas une vraie foule de gens, mais quelque chose d'innombrable et d'indéfini, [...]. Et pourtant elle-même, quels que fussent ses rapports avec la foule, ne s'y perdait jamais réellement, s'imposant au contraire avec une autorité qui la rendait plus présente et plus persuasive. (B : 39-40.)

20 Lui-même reconnaît pourtant que « [s]on débit était trop rapide pour elle qui n'avait sans doute qu'une connaissance imparfaite de la langue française » (B : 68).

21 Et, soudain :

eh bien, c'est au moment où je me représentais sans la moindre arrière-pensée tout ce qui existait, par-dessus la cécité stupide des autres, d'affinités secrètes entre cette femme et moi, où je m'enchantaient de la trouver silencieuse, grave, attentive, quoique apparemment peu apte à pénétrer le sens lointain de mes aveux en raison de son incapacité évidente à comprendre tous les termes d'une langue qu'elle connaissait mal [...], c'est au moment où, persuadé de bonne foi qu'il venait de subvenir dans mon existence, sous la forme d'une belle étrangère, un élément réel d'émotion et que notre complicité allait prendre – elle le prenait déjà avec une extraordinaire intensité – l'allure d'une expérience cruciale, tout m'invitait à croire que j'avais enfin réussi à passer d'une solitude froide et triste [...] à la bienfaisante chaleur d'une entente réciproque, c'est à ce moment-là, il m'en coûte de le dire, c'est exactement à ce moment-là que cette femme qui n'était somme toute qu'une putain comme les autres partit sous mon nez d'un brusque éclat de rire. (B : 70-72.)

22 En d'autres termes, il semble être nécessaire que le bavard s'adresse à une femme qui ne peut le comprendre pour pouvoir parler, c'est-à-dire se dédire. La condition du discours est la mésentente et la destination.

23 Nous avons donc affaire à une parole qui brise le lien à soi-même dans l'épreuve de la dépossession de soi, et que personne ne pourra s'approprier ; à un « dialogue » qui diffère de parler : parler, c'est « tenir son interlocuteur en haleine [...] jusqu'à ce qu'enfin à bout de patience, s'écriant "Au fait, au fait !", on vous assure, par ce furieux rappel à l'ordre, que vous n'avez pas perdu votre temps » (B : 35). C'est dans cette présence d'un interscripteur absent, anonyme, faussement distingué de la foule, dans l'erreur de leur rapport, dans cette adresse non pas à elle mais à personne d'autre qu'apparaît ce qui dans ce texte relève de la mésentente mais qui peut également se lire comme la condition de la lecture<sup>14</sup> : ni l'un ni l'autre ne sommes ici : est-ce que « quelqu'un est encore près de moi à m'écouter ? » (B : 159.) Cette simple question révèle toute l'ambiguïté de la présence-absence caractérisant ici l'interscripteur.

## La figuration du scripteur

- 24 Si l'on s'intéresse maintenant à la manière dont le scripteur peut néanmoins nous parler, il nous faut identifier les figures à travers lesquelles, dans le texte, scripteur et interscripteur apparaissent. On en trouve principalement trois : le « faux » dialogue, le vide du désert et la voix.

### Un dialogue sans positions

- 25 Pour commencer, on peut constater que ce « dialogue » est avant tout déterminé par cet éloignement du scripteur à lui-même<sup>15</sup> et par l'impossibilité de commencer, c'est-à-dire également de s'adresser. Cet étirement, ici et là-bas (« Je me sentais très loin de ce que je contemplais, note le bavard » [B : 46]) est lié au rapport à l'interscripteur et porte la responsabilité du cours labyrinthique de la parole : « je ferais d'abord observer à ceux qui se vantent de m'avoir pris en flagrant délit d'inconséquence qu'ils commettraient une grande erreur [...] » (B : 82). Le semblant de dialogue établi dans le texte est faussé par ce détour car il semble que l'ensemble du texte, à l'instar de la phrase ci-dessus, ne constitue en rien une affirmation mais soit en réalité une *réponse*, une répétition manquée, différée, de lui-même, dans l'impossibilité d'une première fois. Ainsi le dialogue n'indique pas l'opposition ou la complémentarité de deux positions, mais l'inadéquation de toute position : les réponses précèdent ou répètent les questions : « naturellement, loin de moi l'intention de laisser si peu que ce soit en suspens : aux questions les plus variées, il se trouve que je tienne prête la même réponse. » (B : 140.) Ce mode de rapport à l'autre fait basculer tout le discours du bavard en y inscrivant le lecteur comme celui qui est questionné et non comme celui qui interroge. De ce point de vue, *Le Bavard* « exprime la vérité de l'entente qui veut que l'on ne s'entende jamais une fois pour toutes<sup>16</sup> », qu'il n'y ait pas de dernier mot permettant de sortir du langage, que l'écriture, comme le bavardage, consistent en ceci que la destination n'en vient pas à bout mais au contraire en relaie l'inconsistance. L'espace ouvert par le bavardage, où chaque phrase est la négation parodique d'elle-même, où le « je » est « toujours ambigu et l'objet de toutes les contestations<sup>17</sup> », est un espace dans lequel la parole ne peut *s'inscrire*, mais seulement *circuler*.

- 26 Et lorsqu'il lui arrive de laisser illusoirement au lecteur le dernier mot, ou de citer ses paroles, le bavard aggrave en les redoublant cette fissure, cet écart d'une double parole. Tout son récit est un détour sans digression, un déroulement, l'écart à soi du retour toujours manqué, où toute profondeur revient à une surface.

- 27 Bien entendu, puisque aucun retour de sa parole ne vient constituer le scripteur en sujet, la signature du texte est interdite :

Permettez-moi de m'étonner en passant qu'aucun d'entre vous ne se soit jamais inquiété de soulever le voile dont j'ai la pudeur et la lâcheté de m'envelopper. [...] Peut-on m'identifier avec le propriétaire de la main droite qui forme les présentes lettres ? Comment le savoir ? N'attendez pas qu'il se dénonce lui-même. Qui ne préférerait à sa place garder l'anonymat ? [...] Évertuez-vous à réclamer sur l'air des lampions : « l'auteur ! L'auteur ! » Je parie qu'il ne montrera pas le bout de son nez ; on connaît la lâcheté de ces gens-là. (B : 153.)

## Une parole dans le vide

- 28 Grâce à la lumineuse distinction qu'il fait entre bavard et menteur, Foucault<sup>18</sup> peut nous aider à comprendre l'impossibilité de l'adresse et de l'origine de sens dans le bavardage. Cette absence d'ancrage a pour conséquence que la parole circule et résonne dans le vide. Dès lors il faudra se demander à quelle instance la rattacher.
- 29 « Je mens » est très différent de « je parle », rappelle Foucault. Le premier aura fait trembler la philosophie tandis que le second, dit-il, fait aujourd'hui trembler la fiction (cf. *infra*). En effet, à la différence de « je mens », « je parle » n'est nullement paradoxal (« je parle » et « je dis que je parle » ne se contredisent pas) : « le discours dont je parle ne préexiste pas à la nudité énoncée » et « disparaît dans l'instant où je me tais ». Cette forme de transitivité, d'indifférence, d'égalité dans laquelle il s'accomplit vient « dessécher toute possibilité de langage ». « Le désert l'entoure » : « minceur sans contenu du "je parle" » ; « pure extériorité déployée » où le sujet qui parle n'est plus tant « le responsable du discours [...] que l'inexistence dans le vide de laquelle se poursuit sans trêve l'épanchement indéfini du langage ». Dans cette clarté soudaine se révèle « un écart plutôt qu'un repli, une dispersion plutôt qu'un retour des signes sur eux-mêmes. Le sujet de la littérature [...] ce ne serait pas tellement le langage en sa positivité, que le vide où il trouve son espace quand il s'énonce dans la nudité du "je parle"<sup>19</sup> ».
- 30 De fait, *Le Bavard* semble se réduire à la circulation de paroles qui se font entendre en se faisant écho, en résonnant dans un espace vide. Cet infini de la distance où les mots ne cessent d'aller et venir (de même que le corps du bavard est « animé d'un léger tremblement, comme si j'avais oscillé sur place » [B : 104]) ne peut avoir pour lieu qu'un espace désorienté, sans axe, inhabitable, infranchissable et en définitive déserté : « il y a un moment déjà que j'ai le sentiment de m'obstiner à poursuivre un ridicule et futile monologue sur une place d'où le public déçu s'est déjà retiré en haussant les épaules. » (B : 159.) Ainsi les mots se caractérisent par leur apparition, et l'on peut estimer qu'ils forment eux-mêmes ce paysage désertique de leur fiction. Le discours du bavard oppose la rapidité de sa circulation, la répétition de son écho à toute croyance ; il nous prouve que l'on peut lire sans (y) croire, et nous livre un langage imaginaire, image de lui-même qui répète la distance infinitive du rapport à l'autre, et où le sens lui-même devient fable.
- 31 Et si le bavard est ce « sujet » d'un parler impersonnel, l'interscripteur est également dispersé, divisé, « impersonnalisé » par la transitivité du « je parle ». À l'anonymat de l'écriture répond celui de la lecture. Scripteur et interscripteur ne sont pas deux, mais quatre. Chacun absenté et dédoublé par le détour, par l'écart qui scinde la parole, ils figurent ainsi la quatrième personne de l'impersonnalité, voire de l'indistinction (c'est le « Messieurs » auquel s'adresse parfois le bavard). L'on ne peut parler simplement, à propos du *Bavard*, d'intersubjectivité, car ni celui qui parle/écrit ni celui qui écoute/lit n'y accède mais ce qui parle ressemble plutôt à « ce qui est impersonnel et pré-individuel, [...] les singularités, libres et nomades<sup>20</sup> » qui sont, pour Deleuze, « la quatrième personne du singulier<sup>21</sup> » ; ni individuel ni collectif mais singulier<sup>22</sup>, et par là individuel et collectif<sup>23</sup> : « ce qu'il devait y avoir de plus attristant en moi, c'était ma singularité. [...] Comment me cacher que je ne me distingue en rien ? » (B : 7.)
- 32 Il s'agit donc bien non pas d'une parole qui irait d'un scripteur à un lecteur mais d'une parole déjà divisée par la destination, qui se divise et se redivise sur cette ligne où

scripteur et interscripteur se partagent la réponse et le récit, répondant à la réponse sans en répondre cependant, ni l'un ni l'autre responsable de ce qui se dit, mais présents comme co-origine d'un sens ne consistant que de son inconsistance, dans l'engendrement raté de l'auteur par le lecteur. Un peu comme des enfants qui, dans un chœur, font semblant de chanter, articulant comme ils peuvent des mouvements censés mimer des paroles oubliées, le bavard s'applique de manière grotesque à mimer une parole qu'il n'aura pas pu dire mais qui aura été dite par d'autres (par exemple l'interscripteur), ou par lui comme autre, c'est-à-dire au fond qui aura été dite par lui avec les autres. Dès lors que c'est dans le langage et comme sujet que l'autre se présente au scripteur, c'est dans la désistance et comme se désistant que se constitue le sujet.

- 33 On peut donc considérer que le bavardage, en tant que parole tout extérieure, inconsistante, parfaitement transitive, nous dit quelque chose de notre rapport à l'autre tel qu'il est engagé dans le langage : qu'il s'agit d'un rapport où ni l'un ni l'autre n'est maître du sens mais que, pour paraphraser Nancy, le sens, toujours différant, réside dans l'entretien.

Il ne suffit donc pas d'opposer le bavardage à l'authenticité d'une parole pleine de sens. Il faut au contraire discerner dans le bavardage l'entretien de l'être-avec comme tel [...], remettant toute signification à la circulation du sens, au transport de l'un à l'autre [...], à la tension d'origine-de-sens à origine-de-sens. C'est pourquoi cet épuisement toujours imminent de la signification [...] prend deux directions contraires : celle du commun bavardage, et celle de l'absolue distinction poétique<sup>24</sup>.

## L'événement de la voix

- 34 Quelque chose néanmoins vient rompre la monotonie de cette circulation, c'est la voix<sup>25</sup>. Ce qui nous lie au texte de des Forêts, c'est la voix que nous ne cessons d'entendre. Celle-ci ne serait pas une simple métaphore de la main qui écrit, mais la fiction du scripteur dans son rapport à l'autre, dans son rapport au texte qu'ensemble ils lisent-écrivent. Le scripteur ne se donne à entendre que dans la fiction d'une voix entendue : telle serait en définitive l'affirmation discutée par *Le Bavard*. Si le bavard s'attache à feindre la banalité du style (il « ressemble à une foule d'autres » [B : 10]), c'est par duplicité, et donc à notre adresse : son style ne peut se distinguer de son mensonge, de notre écoute : « Mais feindre de renoncer aux artifices, c'était aussi un artifice, et autrement sournois. » (B : 151.) C'est bien cette voix, sournoise et précise, que nous entendons. C'est dans cette voix qu'apparaît le scripteur pour un lecteur. C'est d'ailleurs par des voix que le bavard sera lui-même rendu à une place fixe, la place d'un destinataire. Je fais ici allusion au chant sur lequel se clôture la scène du parc dans *Le Bavard*. C'est pour lui que résonnent ses échos, il est le destinataire de ces voix, de ce chœur de séminaristes invisibles :

comme si des nuages menaçants s'étaient soudain ouverts sur un ciel serein [...]. La seule chose certaine, c'est qu'il se passa un instant de transport complètement imprévisible avant que cette musique fût parvenue jusqu'à mes oreilles, ou du moins avant que j'aie pu la percevoir clairement. [...] J'aurais juré d'abord que ces voix descendaient du ciel ou qu'elles venaient de l'autre bout du monde, quand en réalité elles s'élevaient toutes proches dans l'air glacé, par vagues successives, en un chœur d'une si discrète confusion qu'on aurait dit un éveil d'ailes tumultueuses. Il y avait en elles quelque chose de tellement singulier, de tellement allusif et mystérieux que je pensais qu'il n'était permis qu'à un très petit nombre d'élus de les entendre [...] j'en étais le destinataire exclusif. (B : 118-120.)

35 C'est dans le chant que peut survenir un sens qui ne soit pas signification, mais se rapporte au rythme, à la respiration :

l'un des buts auxquels je vise – si tant est que je vise à un but précis – serait de pouvoir exprimer, par une concentration de plus en plus grande des éléments rythmiques, la pulsation intérieure, la scansion de l'être. Il s'agirait, en d'autres termes, de traduire la réalité en espace d'harmonie favorable à l'éclosion de nouveaux rapports, et où s'affirmerait, avec l'évidence d'un chant, quelque chose comme une modulation secrète<sup>26</sup>.

36 « Moment prodigieux, sans prodiges<sup>27</sup> », écrivait Blanchot à propos de ce passage, prodige sans prodige, puisqu'il n'est pas question d'y croire mais seulement d'y entendre. Mais prodige tout de même car il suppose cette croyance que je suis *avec l'autre* dans le chant ; ainsi la consistance de la lecture est ici une expérience de destination : c'est à moi que l'on s'adresse<sup>28</sup>.

37 On peut donc parler du chant comme sublimation de la voix, y compris lorsqu'il n'y serait pas question de musique, mais seulement d'un souffle, d'une altération, d'une modulation.

38 Le dialogue sans positions auquel la parole du bavard le livre, et qui résonne dans cet espace déserté, peut se trouver soudain figé, fixé par le chant. Alors seulement le scripteur trouve une place ; il est le destinataire d'un chant au sein duquel, à la différence de ce qui se passe dans le bavardage, le partage de la parole (car il s'agit d'un chœur, donc d'une parole également partagée) donne sens.

## En quoi consiste la lecture

39 Revenant maintenant sur le lecteur réel, il faut se demander à quel type de partage son expérience se rattache. Pour le lecteur, aucune appropriation du sens n'est possible, mais d'abord une noyade (le bavard est très près de se jeter lui-même dans les eaux froides du canal) : noyade dans le cours d'un texte qui le déborde de toutes parts et le submerge pour, enfin, le démettre de ses fonctions : « un lecteur, j'insiste, ça veut dire quelqu'un qui lit, non pas nécessairement qui juge. » (B : 27.) Si le lecteur est privé de jugement, s'il ne peut, par exemple, assigner une origine aux paroles prononcées ni en évaluer le crédit, il sera néanmoins disposé par *Le Bavard* à cette place où, comme le dit le bavard, on lit ; il sera constitué lecteur.

40 Il faut d'abord préciser que la relation entre le scripteur et l'interscripteur est écrite tout autant que décrite, c'est-à-dire qu'elle a une valeur performative<sup>29</sup>, tant pour ce qui est du récit que pour ce qui est de la lecture. En d'autres termes, ce que le scripteur fait – ou plutôt ne fait pas, ou fait, ne faisant pas – de son texte, le texte nous le fait, ou plutôt ne nous le fait pas, nous fait ce « pas », c'est-à-dire nous donne ce qu'il retire, d'un même mouvement de désistance. La lecture est sans cesse perturbée par ces écarts, ces fausses répétitions, ces silences douteux dont on a parlé, et finalement elle se trouve véritablement interrompue par l'aveu, lui-même non définitif, que le bavard nous a menti : écart suprême où s'entérine la division des voix narratives<sup>30</sup>, car son mensonge nous prouve qu'il peut dire le vrai tout en disant le faux<sup>31</sup>.

41 Si le « je parle » est l'affirmation vide d'une pure transitivité, dès lors que ce discours s'adresse, se lie à l'autre, il ne peut que se séparer de lui-même et, fatalement, constitué par cette co-origine, mentir, car ce n'est pas lui qui parle. « Alors, vous parlez pour

mentir ? – Non, monsieur, pour parler, rien de plus. » (B : 28.) « C'est entendu, je suis un bavard, un inoffensif et fâcheux bavard, comme vous l'êtes vous-mêmes, et par surcroît un menteur comme le sont tous les bavards, je veux dire les hommes. » (B : 143.)

42 Et lorsque le bavard nous « avoue » qu'en réalité il nous a menti, toute position de lecture se trouve ébranlée, sans fin déplacée, et cela non pas bien sûr parce qu'il ne nous a pas dit le vrai mais parce qu'il n'est pas censé nous le dire, et qu'en mentant il se révèle comme non seulement fabulateur mais comme fable lui-même. Le sujet est à lui-même sa propre fable, fiction d'être qui, dès lors qu'elle parle, ment, non pas sujet de sa parole mais parleur irresponsable d'une parole en circulation, hors d'elle-même, « s'excitant ». La position de lecture est donc à son tour absentée, pareillement mentie, reflet d'un reflet, prise dans un piège tout extérieur, prise parce que déprise.

43 Et la fiction n'est elle-même « fictive que d'une manière ambiguë<sup>32</sup> » ; le soupçon est lui-même menacé de soupçon : « le respect de la fiction [...], son aptitude à tout contaminer et à tout purifier, à ne rien laisser intact, pas même le vide où l'on voudrait se complaire, voilà ce qui parle en un tel livre<sup>33</sup>. » L'événement ne se produit que dans la mesure où il n'est ni vrai ni faux.

44 Il s'ensuit que le récit comporte sa propre mise en cause et sa propre mise en fiction ; ce qui est *vrai* du récit c'est que cela s'écrit *entre* nous, où je te destine ma parole, qu'en conséquence tout événement appartient à la fois au monde du récit et au récit ; « récit du récit » dit Blanchot à propos du *Bavard*<sup>34</sup>, « récit de récit », dira Derrida parlant de Blanchot, « récit de récit sans récit<sup>35</sup> ». Car en définitive ce qui n'est jamais franchi dans le récit, c'est la limite que constitue le temps : à aucun moment le scripteur ne passe du côté de l'après-coup, pour relater l'événement qui aurait déjà eu lieu, se constituer en narrateur : « L'angle insolite sous lequel se présentent les faits que j'entreprends de relater justifierait un mode de narration que je persiste à juger peu honnête. » (B : 50.)

45 Le récit est de ce fait marqué par l'interruption : interruption du mythe comme nom de l'auteur par exemple, comme « fiction fondatrice<sup>36</sup> », comme illusion :

Imaginez un prestidigitateur qui, las d'abuser de la crédulité de la foule qu'il a entretenue jusqu'ici dans une illusion mensongère, se propose un beau jour de substituer à son plaisir d'enchanter celui de désenchanter, à rebours de tout de qui fait généralement l'objet de la vanité et quitte à perdre à jamais le bénéfice qu'il tirait de sa réputation de faiseur de miracles [...], descendant de son propre gré du pinacle où ses dupes l'avaient porté. (B : 141.)

46 C'est ainsi que le bavard ne cesse de rompre ce qu'il avance, glissant toujours dans de nouvelles brèches, et livrant à notre regard la marche trébuchante de son discours. C'est pourquoi le récit demeure hors d'atteinte du lecteur, et, en quelque sorte, libre de lui.

47 Il s'agit donc, aussi, de l'interruption du sens et de la lecture. *Le Bavard*, dans « l'alternance d'un sens qui se donne et d'un sens qui se reprend », « nous donne l'idée la plus forte des rapports ambigus entre lecteur et auteur<sup>37</sup> ». Lire est interrompre (« l'interruption, dans la lecture d'un texte, peut avoir une valeur essentielle et quasiment fondatrice dans le rapport du lecteur à l'œuvre<sup>38</sup> »), ou plutôt, c'est faire l'expérience de l'interruption d'une rencontre, être lié par le départ, par le partage. Le sens passe entre nous, dans une « pluralité primordiale » qui com-parait<sup>39</sup>. La lecture ne consiste pas par sa consistance mais par le fait de la comparution. « La littérature a pour être [...] l'exposition commune des êtres singuliers, leur comparution. L'écrivain le plus solitaire n'écrit que pour l'autre. (Celui qui écrit pour le même, pour lui-même ou

pour l'anonyme de la foule indistincte n'est pas un écrivain.)<sup>40</sup> » Le récit fait ce partage, dans la mesure où il interrompt le mythe, interrompt une parole qui fictionne une origine et une fin.

La littérature n'achève pas à l'endroit même où elle achève : sur son bord, juste sur la ligne du partage – une ligne tantôt droite (le bord, la bordure du livre) tantôt incroyablement contournée ou brisée (l'écriture, la lecture). Elle n'achève pas à l'endroit où l'œuvre passe d'un auteur à un lecteur, et de ce lecteur à un autre auteur. [...] Le texte racontant sa propre histoire raconte une histoire inachevée, il la raconte interrompue et il interrompt, essentiellement, sa récitation. Le texte s'interrompt là où il se partage – à tout instant, de toi, de lui ou d'elle à toi, à moi, à eux<sup>41</sup>.

- 48 Le récit appelle cette comparution, la présente, expose le scripteur et le lecteur à cette communauté absente parce que toujours future et posthume. La lecture est l'événement de cette comparution, et le lecteur, lui-même privé de présence, se sent « lu » à son tour, « sujet » d'une aventure purement verbale qui n'a lieu que dans l'espacement des voix exposées les unes aux autres.
- 49 Le lecteur est constitué par ces textes ; il est constitué dans l'inconsistance d'un chemin qu'on ne peut accomplir, la désistance d'un interscripteur qui n'accompagne pas le scripteur et que lui-même ne peut à son tour accompagner, dans l'inconsistance d'un « parler avec », d'une récitation où se fait entendre l'écho de leur « double pas désuni ».

## BIBLIOGRAPHIE

- Baudry, Jean-Louis, 1961, « Louis-René des Forêts et le thème du miroir », in *Tel Quel* n° 7.
- Blanchot, Maurice, 1963 [1946], « La parole vainc », postface à Louis-René des Forêts, *Le Bavard*, Paris, Union générale d'éditions, coll. « 10/18 », p. 161-184.
- , 1955, *L'Espace littéraire*, Gallimard.
- , 1968, *L'Entretien infini*, Paris, Gallimard.
- Bonnefoy, Yves, 1988, « Lever les yeux de son livre », in *Nouvelle Revue de Psychanalyse* n° 37, « La lecture », printemps, p. 9-20.
- Bouché, Claude, 1971, « Un bavard entre deux discours », in *Marche romane*, t. XXI-1-2, « Un Nouveau nouveau roman ? », p. 129-138.
- Deleuze, Gilles, 1969, *Logiques du sens*, Paris, Minuit.
- Derrida, Jacques, 1980, *La Carte postale, de Socrate à Freud et au-delà*, Paris, Flammarion.
- , 1986, *Parages*, Paris, Galilée.
- , 1987, « Désistance », in *Psyché*, Galilée, p. 597-638.
- Des Forêts, Louis-René, 1973 [1946], *Le Bavard*, Paris, Gallimard, coll. « Tel ».
- Foucault, Michel, 1966, « La pensée du dehors », in *Critique* n° 229, juin, p. 523-546.
- Lévinas, Emmanuel, 1975, *Sur Maurice Blanchot*, Fata Morgana.

- Lyotard, Jean-François, 1991, *Leçons sur l'analytique du sublime*, Paris, Galilée.
- Nancy, Jean-Luc, 1990 [1986], *La communauté désœuvrée*, Paris, Bourgois.
- , 1996, *Être singulier pluriel*, Paris, Galilée.
- Todorov, Tzvetan, 1968, « Poétique », in Ducrot, O., Todorov, T., Safouan, M., Sperber, D., et F. Wahl, *Qu'est-ce que le structuralisme*, Seuil, p. 99-164.

## NOTES

1. Louis-René Des Forêts, *Le Bavard*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1973 [1946], indiqué (B) dans les références.
2. Le terme « scripteur » est repris à Barthes pour désigner le sujet écrivant tel qu'il naît dans le texte. Il n'est pas la personne de l'auteur ni une simple instance énonciative. Il correspondrait plutôt au « sujet d'énonciation énoncé » de Todorov (T. Todorov, « Poétique », in O. Ducrot, T. Todorov, M. Safouan, D. Sperber et F. Wahl, *Qu'est-ce que le structuralisme*, Seuil, 1968, p. 121). Il est affecté par le texte et cette affectation y est lisible.
3. Nous pensons en particulier à *De la grammaire*, Paris, Minuit, 1967, *La Dissémination*, Paris, Seuil, 1972 et *La Carte postale, de Socrate à Freud et au-delà*, Paris, Flammarion, 1980.
4. « Désistance » est le titre de la préface de Derrida à Ph. Lacoue-Labarthe, *Typography*, Harvard University Press. Il y parle d'« une certaine désistance constitutive du sujet. Une (dé)constitution plutôt qu'une destitution. Mais comment une désistance pourrait-elle être constitutive ou essentielle ? Elle éloigne d'elle-même toute constitution et toute essence ». Commentant le texte de Lacoue-Labarthe, il précise ensuite : « La mise entre parenthèses du “dé” dans (dé)constitution signifie qu'on ne doit pas l'entendre, pas plus que celui de la désistance, comme une négativité affectant une constitution originale et positive. [...] le “sujet”, comme tel, se (dé)constitue dans ce mouvement de désistance et n'est rien d'autre que la formation de ce mouvement ». (J. Derrida, « Désistance », in *Psyché*, Galilée, 1987, p. 598, 612.)
5. Selon la distinction que fait Blanchot, il s'agit bien de « voix narrative » (neutre, silencieuse, aphone, surplus de place plus que place vide), et non de « voix narratrice » (qui raconte). [M. Blanchot, *L'Entretien infini*, Gallimard, 1968, p. 150.]
6. Par exemple U. Eco dans *Les limites de l'interprétation*, Grasset, 1992; M. Franck, dans *Qu'est-ce que le néo-structuralisme*, éd. du Cerf, 1989, Searle dans sa réponse à « Signature événement contexte » intitulée « Reiterating the Differences : A Reply to Derrida », publiée dans *Glyph*, vol. 2, 1977 et résumée par G. Graff dans Jacques Derrida, *Limited Inc.*, Galilée, 1990, p. 55-59.
7. Pour Ph. Lacoue-Labarthe, il y a toujours un miroir dans un texte, « seul moyen qui puisse se concevoir de combler cet inévitable retard du “sujet” sur “lui-même” et de fixer un tant soit peu cette défaillance impitoyable par où quelque chose se dit, s'énonce, s'écrit, etc. » Ph. Lacoue-Labarthe, *Typography*, cité par J. Derrida, « Désistance », *op. cit.*, p. 625.
8. « J'ai toujours été frappé par le phénomène de dédoublement qui s'opérait en moi au cours de mon travail. [...] Mais cette dualité dont chacun des termes exclut radicalement l'autre exclut du même coup toute appartenance à un moi personnel : c'est pourquoi le *je* qui exprime cette dualité ne peut qu'être un *je* privé de *soi*, et son langage que désavouer la relation équivoque qui tenterait de s'établir entre ces deux termes inconciliables. » (L.-R. Des Forêts, *Voies et détours de la fiction*, Fata Morgana, 1985, p. 13-14.)
9. À propos du *Bavard*, M. Blanchot écrit par exemple : « l'auteur, lui-même toujours inexistant, peut se dédoubler en un lecteur encore à venir et chercher, par le biais de ce témoin caché, à vérifier ce que serait le mouvement des mots ressaisi par un autre qui ne serait encore que lui-

même, c'est-à-dire ni l'un ni l'autre, mais la seule vérité du dédoublement. » (M. Blanchot, « La parole vaine », postface à L.-R. Des Forêts, *Le Bavard*, Union générale d'édition, 1963 [1946], p. 175)

10. *Ibid.*, p. 172.

11. *Ibid.*, p. 171.

12. E. Lévinas, *Sur Maurice Blanchot*, Fata Morgana, 1975, p. 35.

13. S'il faut distinguer la crise de bavardage ici racontée par le bavard de la crise de bavardage que constitue son texte, notamment parce que l'une s'adresse à un cette fille tandis que l'autre s'adresse à nous, nous verrons plus loin qu'il ne s'agit en aucun cas d'une simple mise en abîme de deux discours dont l'un pourrait être considéré par le critique comme disant la vérité de l'autre.

14. Dans la post-face qu'il consacre au *Bavard*, Blanchot estime que bavardage et littérature ont à voir l'un avec l'autre en ceci que non seulement, par leur absence de centre, ils contestent tout discours qui ferme le langage, non seulement parlent toujours en excès, mais encore que tous deux, en définitive, rendent visible le « vide des mots vides » (M. Blanchot, « La parole vaine », *op. cit.*, p. 179)

15. Et que l'on pourrait analyser comme l'attente de sens, c'est ce que fait Derrida, dans son analyse du texte de Blanchot *L'Attente l'oubli* ; il y établit la syntaxe de cet é-loignement comme un rapport au « pas », multiple de lui-même. (Cf. Jacques Derrida, *Parages*, Galilée, 1986)

16. M. Blanchot, *L'Espace littéraire*, Gallimard, 1955, p. 276.

17. L.-R. Des Forêts, *Voies et détours de la fiction*, *op. cit.*, p. 33.

18. Michel Foucault, « La pensée du dehors », in *Critique* n° 229, juin 1966, p. 523-525.

19. *Ibid.*, p. 524.

20. Gilles Deleuze, *Logiques du sens*, Minuit, 1969, p. 166.

21. *Ibid.*, p. 125.

22. Ce que Jean-Luc Nancy nomme « singulier pluriel » (cf. Jean-Luc Nancy, *Être singulier pluriel*, Galilée, 1996).

23. On aura noté que le terme « singularités » est toujours au pluriel.

24. J.-L. Nancy, *Être singulier pluriel*, *op. cit.*, p. 110-111.

25. J'ai montré ailleurs (Christine Servais, *Généalogie de la figure. Médiation esthétique et destination*, Lille, Septentrion, 2000, p. 383-390) en quoi la voix peut être considérée comme style, et comment le style lui-même doit être mis en relation avec l'adresse. (Cf. Jean-Luc Nancy, *Être singulier pluriel*, *op. cit.*, p. 13 : « la philosophie est en mal de sa "forme", c'est-à-dire de son "style", c'est-à-dire enfin de son adresse. »)

26. L.-R. Des Forêts, *Voies et détours de la fiction*, *op. cit.*, p. 10. On ne s'étonnera peut-être pas de retrouver, dans les textes de Lacoue-Labarthe, une réflexion insistante sur le rythme (« le rythme serait la condition de possibilité du sujet », « nous sommes rythmés »), manière de marquer, note Derrida, « qu'il n'y a pas de commencement simple : pas de rythme sans répétition, espace, césure [...]. Pas de sujet sans la signature de ce rythme, en nous avant nous, avant toute image, tout discours, avant la musique même. » (J. Derrida, « Désistance », *op. cit.*, p. 626-627.)

27. M. Blanchot, « La Parole vaine », *op. cit.*, p. 182-183.

28. C'est ainsi que peut s'interpréter cette formule de Lévinas : « les lettres – dans leur déploiement, dans leur littérature – gardent les raisons séminales du Dit et promettent à l'interprète, c'est-à-dire au lecteur, un sens plus lointain et plus ancien, ou plus profond, un sens inspiré [...]. » (*Sur Maurice Blanchot*, *op. cit.*, p. 75.)

29. À propos du récit de Blanchot, Derrida parle de « performatif sans présence ». (Jacques Derrida, *Parages*, *op. cit.*, p. 189.) Cette valeur performative est la raison pour laquelle il n'y a pas « simple » mise en abîme de la lecture, dans la scène de la boîte de nuit par exemple.

30. Cf. note 4.

31. Après nous avoir rapporté cette crise de bavardage, le bavard finira par avouer qu'elle n'a jamais eu lieu, et qu'il nous a menti parce qu'il avait envie de parler mais n'avait rien à dire...

32. M. Blanchot, « La parole vaine », *op. cit.*, p. 168.
33. *Idem*.
34. *Ibid.*, p. 169.
35. J. Derrida, *Parages*, *op. cit.*, p. 278.
36. Sur ce point on pourra consulter J.-L. Nancy, *La Communauté désœuvrée*, Bourgois, 1990 [1986], p. 107-174. L'auteur y développe cette idée que la littérature est précisément interruption du mythe (elle se nourrirait des mythes et ne s'écrirait que de leur interruption), c'est-à-dire du mythe en tant que fondation de la fiction et fiction de fondation.
37. M. Blanchot, « La parole vaine », *op. cit.*, p. 173.
38. Y. Bonnefoy, « Lever les yeux de son livre », in *Nouvelle Revue de Psychanalyse* n° 37, « La lecture », printemps 1988, p. 13.
39. J.-L. Nancy, *Être singulier pluriel*, *op. cit.*, p. 57.
40. J.-L. Nancy, *La communauté désœuvrée*, *op. cit.*, p. 165.
41. *Ibid.* p. 162-163. Ailleurs, Nancy précise ceci : « nous sommes infiniment finis, infiniment exposés à notre existence comme non-essence, infiniment exposés à l'altérité de notre propre “être” (ou : l’être est en nous exposé à sa propre altérité). Nous commençons et finissons sans commencer ni finir : sans avoir un commencement et une fin qui soient nôtres, mais en les ayant (ou en les étant) seulement comme autres, et à travers les autres. » (*Ibid.*, p. 259.)

---

## RÉSUMÉS

On s'interroge dans cet article sur le mode d'adresse mis en place dans *Le Bavard*. Un bavard, c'est-à-dire, à bien des égards, un écrivain, peut-il s'adresser à l'autre, et à quelles conditions ? Cette adresse est déterminée par un rapport au langage, que nous explorons. En nous intéressant d'abord au rapport à l'autre mis en place par le bavard lui-même, puis à la manière dont ce rapport à l'autre infléchit, obscurcit le texte et s'y figure, pour ensuite en venir à la position du lecteur empirique. En somme, *Le Bavard* ferait de nous des lecteurs parce qu'il interrompt la croyance à l'œuvre dans la lecture.

The present article questions the mode of address used in *Le Bavard*. Can a “bavard”, a prattler, that, in several respects is a writer, address another, and in what circumstances? This address is determined by a relation to language, which is also the object of our investigation. We will first explore the relationship to the other established by the “bavard” himself, then the way in which this very relationship warps and obscures the text as it is reflected in it, and finally the position of the empirical reader. At the end of the day it is argued that *Le Bavard* turns us into readers because the text disrupts the belief that underlies the act of reading.

En este artículo interrogamos el tipo de interpelación utilizado en *Le Bavard* (El Hablador). ¿Un hablador, es decir, desde otro punto de vista, un escritor, puede dirigirse al otro, y bajo qué condiciones? Esta interpelación está determinada por la relación al lenguaje, el cual exploramos interesándonos primero en la relación con el otro puesta en práctica por el hablador mismo, luego a la manera en la que esta relación con el otro se desvía, oscurece el texto y se ve reflejado en él, para concluir con la posición del lector empírico. En suma, *Le Bavard* haría de nosotros unos lectores porque interrumpe la creencia en la obra durante la lectura.

## AUTEUR

### CHRISTINE SERVAIS

Titulaire d'une maîtrise de Lettres modernes et d'un doctorat en Sciences de l'Information et de la communication, Christine Servais est actuellement chargée de cours (professeur) au Département des Arts et Sciences de la Communication de l'Université de Liège (Belgique), où elle enseigne l'analyse des discours, les théories de la réception, les auteurs touchant à la question d'une médiation esthétique (J.-F. Lyotard, J. Habermas, H. Parret, G. Vattimo, J. Rancière, J. Derrida, J.-L. Nancy par exemple). Elle travaille sur la relation entre médiation esthétique et médiatisation, ainsi que sur la lecture, soit dans le texte littéraire ou épistolaire, soit dans le texte médiatique, et ce notamment à partir du concept derridien de destination